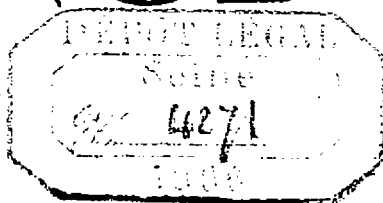


UNE  
PARVENUE



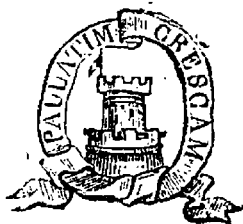
PAR



YVELING RAMBAUD

PRÉFACE

D'ARMAND DURANTIN



PARIS

ACHILLE FAURE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

23, BOULEVARD SAINT-MARTIN, 23

1866

Tous droits réservés

61466

j'avoue franchement mes sympathies pour les fils de Jacques Bonhomme, & je répète avec Casimir Delavigne :

Le mot de *parvenu* fut alors prononcé ;

Mot banal & des cours injure favorite,

Lorsque auprès des grands noms s'élève un grand mérite.

Seulement, de même qu'il y a fagot & fagot, ainsi qu'observe Sganarelle, il y a également parvenu & parvenu.

Une petite classification à la Linné ou à la Cuvier est donc nécessaire; voici la mienne :

Les parvenus de l'argent ;

Les parvenus du vice ;

Les parvenus du mérite ,

Les parvenus du hasard ;

Les parvenues de la beauté.

Cinq classes ni plus ni moins qu'à l'Institut, ce panthéon vivant de nos plus illustres parvenus.

Le *parvenu de l'argent* n'est pas un homme, c'est le reflet d'une époque. Il suit le progrès comme le loup suit le voyageur, afin de le dévorer.

Sous l'ancien régime, il s'appelait Turcaret, Mondor ou Jourdain; il était fermier général, & il s'associait avec le roi de France & de Navarre pour inaugurer le *pacte de famine*.

Pendant le premier Empire, le *parvenu de l'argent* reçut le titre de fournisseur général, & sa femme se nomma *madame Angot*.

Quand vint la Restauration, le *parvenu de l'argent* prit le marteau du maçon, non pour construire, mais pour démolir. La nation lui décerna le titre collectif de : *la bande noire*.

Depuis ce temps, les moyens de faire suer de l'or au pays ayant changé, le *parvenu de l'argent* a subi le signe du temps; il s'est métamorphosé en banquier, agent de change, directeur des caisses de crédit,

directeur de chemins de fer; il sera directeur de la compagnie générale de l'aviation transatlantique, avec deux cent mille francs de traitement, le jour où Nadar finira en mettant le feu à son ballon.

Aujourd'hui, le *parvenu de l'argent* ne détruit plus les châteaux, il les achète; il ne morcèle plus les terres féodales, il en touche les fermages.

Si Louis XIV revenait, ce ne serait plus un seul Fouquet qui le traiterait, mais dix, mais vingt, mais cent, tous jaloux d'effacer, par leurs prodigalités, les folies de Vaux-Praslin, & s'il se présentait une nouvelle La Vallière, il lui serait offert plus de millions que le fameux surintendant ne fit proposer de centaines de mille livres à la maîtresse de son prince.

Laissons passer ces bonshommes dorés comme leurs carrosses, comme les grilles de leurs hôtels, comme leurs laquais; les caprices de la Bourse les renverront quelque matin à l'antichambre, & si la Bourse

ne venge pas la morale publique, nos belles courtisanes sauront dépouiller les fils abrutis de ces insolents parvenus. Nous les retrouverons dans les gares portant nos bagages.

Passons au *parvenu du vice*.

C'est une variété du précédent; seulement il a côtoyé de plus près les abîmes du Code pénal.

Il est usurier, il prête sur gages, il s'appelle *maître Guérin*, quand il est notaire campagnard.

Ceci me rappelle une anecdote assez curieuse :

Une de nos plus célèbres actrices, d'origine juive, avait souvent besoin d'argent.

Elle s'adressait alors à sa mère, qui lui *prêtait sur gages*. Le gage était un bijou valant au moins dix fois la somme avancée. A un jour fixé, le bibelot devait appartenir à la prêteuse, si le remboursement n'avait pas lieu.

Le lendemain de l'échéance, la chère

maman, qui avait spéculé sur l'insouciance filiale, faisait vendre le gage & montait en grade parmi les riches *parvenus du vice*.

Que les bibelots de la fille, morte aujourd'hui, soient légers à la conscience de cette bonne mère !

Jetons un crêpe sur ces misères, & arrivons aux *parvenus du mérite*.

Saluons-les, ceux-là !

Qu'ils aient voiture ou non ; qu'ils portent un titre glorieusement gagné sur le champ de bataille de la guerre ou de l'industrie ; qu'ils soient restés roturiers ; qu'ils soient amiraux, maréchaux de France, sénateurs, magistrats, savants, industriels, avocats, artistes ou médecins, saluons-les avec sympathie.

Ils sont la tête, ils sont le cœur de la France.

Ils sont nés d'hier ; ils sont les enfants de leurs œuvres ; ils sont leurs ancêtres.

Admironons-les ces vaillants fils de *Jacques*

*Bonhomme*, jadis taillable & corvéable à merci.

Leur berceau a été celui du Christ, leur enfance rude & misérable.

La famille s'est privée de pain pour payer les trimestres du lycée, & chaque degré de l'échelle a coûté bien des larmes & des défaillances. Combien sont restés en route épuisés par la lutte, vaillants & forts aussi pourtant, mais moins heureux ! Le sort leur a crié : — *Væ victis!* Soyons moins cruels ; un dernier regret à ces grands hommes inconnus, *Diis ignotis!* à ces parvenus du mérite que la mort nous a ravés avant l'heure de la victoire.

J'ai hâte de faire passer sous vos yeux les *parvenus du hasard* ; ceux-ci sont amusants.

Le dieu du hasard, — un bon diable ! — les prend sous sa protection, les promène tout ahuris à travers les dangers, la mitraille, les révolutions, la hausse & la baisse ; il les fait ducs, il les fait princes ;

il leur octroie le chapeau de cardinal, un bureau de tabac, une place d'ambassadeur, ou une plaque de garde champêtre, tout leur réussit.

Jouent-ils à la bouillotte, ces filleuls des fées, si leur adversaire tient un brelan d'as, ils ont en main un brelan carré.

Vous rappelez-vous l'histoire de *Klein-Zach*, surnommé *Cinabre*, qui rayonne comme un diamant dans l'écrin de Hoffmann ?

Klein-Zach est le type de la laideur & de la bêtise. Eh bien ! dès qu'il paraît, les hommes s'extasient sur son esprit, & les femmes sur sa beauté. Il perd des batailles, on le fait général ; il agit comme un sot, on le nomme ministre.

Que de Klein-Zach !

Maintenant, ouvrons la porte aux *parvenues de la beauté*, & à leurs toilettes tapageuses.

La beauté est un capital tout comme l'esprit.



Ces deux capitaux se rencontrent rarement sous la même raison sociale.

La *parvenue de la beauté* ne rêve que luxe de seize à vingt-deux ans; avec le *maquillage*, commencent les songes d'avenir.

Vers vingt-cinq ans, la douce enfant se laisse constituer de bonnes petites rentes par chacun de ses... commanditaires. Un soir, elle raconte en pleurant ses malheurs à un jeune homme naïf, — il y en aura éternellement, — & comme elle sait très-bien pleurer, le jeune homme candide prétend réhabiliter cette victime de la société, en lui donnant son nom.

Qu'on me permette à ce sujet une nouvelle hifforiette, la dernière.

Au temps des folles équipées, j'avais beaucoup connu, oh! mais beaucoup, une jolie fille du Gymnase, Kara \*\*\*.

Elle avait placé une autre fraction de sa tendresse cosmopolite sur la tête du jeune prince valaque. Georges de L\*\*\*.

Chaque jour, le prince dînait chez elle ; il la quittait entre onze heures & minuit, & l'heure de sa retraite sonnait l'instant de mon arrivée.

Pour m'avertir du départ du noble étranger, que je ne connaissais pas même de vue, Kara avait imaginé de lui remettre un bougeoir qui l'éclairait pour descendre, & qui m'éclairait à mon tour pour monter.

Un jour, Kara disparut.

Dix ans se passèrent, quand un hasard singulier nous remit en présence.

Dans un de mes voyages en Valachie, après être parti du port de Galatz, j'arrivai devant Tuldscha.

Pendant la traversée, je m'étais lié avec un jeune Valaque, qui m'offrit cordialement l'hospitalité, ajoutant, pour me décider, que sa femme était une compatriote à moi.

Cette compatriote, c'était Kara. Elle était mariée ; elle était princesse.

Le plus curieux de cette histoire, c'est que le prince Georges, car c'était bien lui, conservait précieusement ledit bougeoir.

Cet ustensile était passé à l'état de relique.

Le prince était persuadé que Kara ne le lui avait fait descendre chaque soir chez le concierge que pour l'empêcher de se rompre le col.

Le bougeoir de cette *parvenue de la beauté* m'a empêché de me marier.

Je m'arrête sur ce tableau, prologue d'ouverture du pittoresque roman de M. Yveling RamBaud. Je ne lui donnerai pas une louange, il peut s'en passer.

L'auteur d'*Une Parvenue* nous promet, après cette fine peinture des mœurs du monde moderne, une autre étude sur *les déclassés*.

Le type a déjà été traité avec un rare talent par mon ami Frédéric Richard, le spirituel feuilletonniste de la *Gazette de*

*France*, mais l'imagination de M. Yveling RamBaud & sa verve habituelle lui feront découvrir des horizons inconnus dans ce pays, que cent peintres peuvent dessiner, sans craindre de se copier.

ARMAND DURANTIN.

A C\*\*\*

*Voulez-vous me permettre de vous donner ce livre, à vous qui me teniez compagnie pendant les soirées où je l'écrivais, à vous qui l'avez vu naître & grandir?*

*Malgré tous les soins dont il a été entouré, il est chétif. J'espère cependant qu'il vivra, — ne fût-ce que quinze jours. — Acceptez-le tel qu'il est, avec ses imperfections, comme un gage de l'affection que je vous ai vouée & qui durera bien longtemps après que ces feuilles légères auront été oubliées.*

YVELING-RAMBAUD.



## AU LECTEUR

---

Vous avez dû remarquer comme moi, à l'un des derniers salons, une toile, un portrait de grandeur naturelle représentant une femme en toilette de bal... La peinture remarquablement fine & délicate était signée N<sup>\*\*\*</sup>, &, sur le livret, elle était classée sous cette rubrique : *Portrait de la baronne de \*\*\**.

Si ce profil charmant d'une créature jeune & belle, & cependant marquée au sceau de la souffrance, n'a pas attiré vos regards, excité votre admiration, plongé votre esprit dans une certaine mélancolie, en songeant à l'original, admettez que j'aie rêvé. Il me semble cependant, comme si je le voyais, que, dans un coin du cadre surmonté d'une couronne, un écusson avec tortil de baron, merlettes, étoiles &

fers de lance, étalait pompeusement les titres de noblesse du modèle; l'armoirie, aussi prétentieusement placée, avait été évidemment imposée à l'artiste; elle servait de pendant au numéro d'ordre collé au côté opposé; dans le bas, le coin de droite était occupé par la signature du peintre; après avoir plusieurs fois & longtemps contemplé cette œuvre d'art, il me vint à l'esprit de placer au côté resté libre la biographie imaginaire de celle dont je trouvais les traits si beaux.

L'histoire que vous allez lire est-elle la sienne? peut-être; dans tous les cas, elle est vraisemblable & concorde tellement avec des faits & des caractères existants & réels, que je n'ai pu résister au désir de l'écrire.

Tout en finissant bien, fiction ou réalité, cela est triste. C'est qu'il y a dans la vie des plaies, des turpitudes, qui vous font, si vous êtes bon, prendre en pitié ceux qui en sont affligés, mais qui vous dégoûtent profondément de l'existence si vous n'êtes pas charitable & si vous ne réfléchissez pas que les misérables sont souvent nés misérables & qu'ils ne se sont pas faits ce qu'ils sont.



Une femme charmante (1) & de beaucoup d'esprit, d'un esprit trop catholique peut-être, a dit quelque part : Dieu a fait la pauvreté, mais n'a pas fait la misère. Jolie pensée qui n'a qu'un tort, celui de n'être pas tout à fait juste, puisqu'elle laisse supposer que l'homme, tombé au dernier degré de l'abject & du vil, est seul responsable de l'état sordide dans lequel il est obligé de végéter.

Il y a des natures prédestinées au mal, parce qu'elles ont été engendrées par & dans le mal, parce qu'elles y ont été élevées & qu'elles n'ont pu faire autrement. Elles ne pouvaient établir de comparaison avec le bien qu'elles ne connaissaient pas, même de nom. Faut-il s'en prendre à elles ?

Un autre jour, j'écrirai une histoire vraisemblable encore, mais pure comme un ciel de Naples, ou comme la goutte de rosée sur le brin d'herbe; je prendrai ailleurs mes personnages. Ce sera une expiation.

(1) Madame Schwetchine.



# PREMIÈRE PARTIE

## LES DÉBUTS



# PREMIÈRE PARTIE

## LES DÉBUTS

---

### I

Collège Rollin, rue des Postes, ce 11 octobre 185...

A MONSIEUR PAUL BOUGLEUX.

« Mon cher Paul,

« Me voilà réintégré au collège après deux mois de vacances, dont le seul souvenir me donne envie de quitter cette affreuse prison. — Malgré moi, je compare ma chambre du château de l'Étang, chez mon oncle Raisinet, à celle que j'occupe ici. — Figure-toi de la soupe

à l'oignon après une compote d'ananas. Joins-y le joug de la discipline, le *bagne* de l'intelligence, comme dirait, s'il osait, mon professeur de rhétorique, dans un discours de distribution de prix, & tu connaîtras tout mon bonheur. Le fait est que, si j'avais encore plus d'une année de cette vie-là à mener avec des êtres qui n'en sont pas, je laisserais de côté Saint-Cyr & je courrais les champs !

« La mesure est comble. — D'ailleurs à qui veux-tu que je confie le trop plein de mon cœur ? Aux *pions* ? Mais ils sont plus à plaindre que moi ; leur misère est tout autre que la mienne, & nous ne nous comprendrions pas. — A mes camarades ? Je suis le plus âgé de la cour, & ils m'ennuient ; ils jouent aux barres ou bien ils parlent courses ; aucun d'eux n'a du reste ressenti l'effet de cette secousse qu'on appelle l'amour. Ne te moque pas de moi. J'ai dix-huit ans, & j'aime !... Comprends-tu alors que je trouve ma prison trop étroite, ma poitrine trop petite, pour un cœur gonflé d'affection comme le mien, & que camarades & pions me semblent insipides ?

« J'écris des lettres le matin, que je déchire à

l'étude du soir. Quoique *fort* en discours, je ne suis pas content de ce que je fais. Je finis par croire que la langue française est trop pauvre pour peindre ce que j'éprouvé; il faudrait l'écrire avec du feu sur des feuilles d'amianté.

« Mais je te dis tout cela, & je ne t'ai pas encore raconté mon histoire.

« Figure-toi qu'en revenant d'Étretat, où j'étais resté un mois avec maman, le grand Victor, qui a des cols si roides, est venu m'inviter à une soirée musicale & artistique que donnait son père à Rouen. Il devait y avoir des actrices, le père de Victor les aime beaucoup, surtout depuis qu'il est séparé de sa femme.

« C'était pour le jeudi 2 septembre, le 3 nous partions pour l'Étang. Ce soir-là, j'ai attendu le moment convenable pour aller chez mon ami, avec une impatience & des battements de cœur que je ne m'expliquais pas. Les chiens hurlaient quelques heures avant la mort de César, mon cœur à moi dansait & frénilssait avant de mettre le pied dans le salon..... »

Le tambour roula sourdement, il était dix heures du soir & la veillée finissait. Le collé-

gien cacha sa lettre inachevée dans un cours de physique & enferma le tout avec soin dans son pupitre. On fit la prière; deux minutes plus tard, il était dans son lit de fer la tête bouleversée.

On ne nous reprochera pas, j'espère, de faire connaître au lecteur un garçon trop ardent ou trop précoce. A l'âge de celui dont il est question, les impressions sont vives ou nulles : heureux sont ceux chez qui elles existent. Il y a des herbes vivaces qui pousseraient sur des rocs, & des plantes délicates auxquelles les soins les plus entendus des plus habiles jardiniers ne sauraient suffire. Ces dernières générations sont sceptiques & ignorent le respect. L'enthousiasme manque totalement, & le manque d'enthousiasme est presque une mort morale. On nie tout, & l'on ne sait rien. A seize ans, arrivé à sa seconde, le jeune homme doute. Il est déjà homme fort. Avec la fumée des premières cigarettes, *grillées* en cachette là où fut massacré Héliogabale, l'illusion s'envole. Cet oiseau une fois parti, il ne revient plus, n'ayant rien de commun avec les hirondelles.

Alors il tranche, censure, raille; il va aux



courses regarder les petites dames sous le nez, baisse la tête quand les danseuses lèvent la jambe & met des lorgnons qui l'empêchent de voir. Il s'amuse, &, même pour le plaisir, il n'a pas d'entraînement. Une distraction nouvelle, le *chic* & l'inconnu seuls le poussent, — mort aux arts, mort à la littérature. N'en veuillez donc pas à Alfred de Vogy, élève distingué de rhétorique, *vétéran* & plein d'avenir, de sentir un peu trop vivement peut-être.

Son père était, comme dans les romans de M. Ponson du Terrail, un vieux général mouftachu, plein de courage & de rhumatismes. Sa mère, excellente femme, avait un travers. Elle se piquait de poésie. Un marchand de musique édita d'elle un album de romances intitulées : *Plaintes du vent dans les ravines*. Un Polonais en avait fait la musique. Le général, un vrai Don Quichotte, gémissait sur son siècle qu'il trouvait sans élan.

Souvent on l'entendait, seul dans sa chambre, mâchant un cigare, rompre une lance contre ce mal, qui n'est pas, hélas ! imaginaire. Madame de Vogy était plaintive & langoureuse comme ses papillotes. Il y avait du saule dans sa na-